

HOMMAGE AU SOL

L'ACCESSOIRE DE PROLONGEMENT DU CORPS - L'OBJET TRANSITIONNEL DE PERCEPTION

Dans un premier temps au travers de mes recherches je me suis préoccupée essentiellement:

- Du mouvement ;
- De la sensation ;
- De l'extension du moi corporel ;
- De l'appropriation du territoire ;

En parallèle s'est développé un travail d'observation, de création inspiré des divers matériaux du sol de la ville et un travail théorique inspiré et basé sur une recherche de textes. Au début j'ai fait des pièces pour un seul pied afin d'extraire et de cerner les sensations spécifiques de l'appréhension pied-sol.

Puis un travail photo et vidéo à l'extérieur en suivant la vision d'appropriation du territoire, d'élargissement de mon espace intérieure. Les lieux de la ville où ce travail s'est posé ne me sont plus des lieux anonymes.

LES PANTOUFLES

Dans un second temps, les accessoires de prolongement du corps m'ont amenée vers la marche, vers les deux pieds ainsi qu'à une réconciliation avec la matière: le tissu. J'ai laissé de côté tout l'aspect théorique développé jusqu'ici, consigné dans mes cahiers. Ainsi dans le fossé qui sépare la théorie de la pratique, je suis allée à la découverte de ce qui émergeait de moi-même, sans comprendre là où j'allais ; profondément désorientée parfois. Puis je me suis rendue compte que les pantoufles que je faisais suivaient le sens de ma préoccupation première. La démarche était plus complexe, appelant l'imaginaire au travers de la rencontre sensuelle, charnelle, ludique avec le sol. J'ai utilisé les tissus que j'ai trouvés au marché aux puces, ou que l'on m'a donné. Certaines de ces pantoufles ont ainsi une petite note désuète. Telle une chirurgienne du tissu, j'ai cousu une grande partie des pièces à la main, par goût de ce mode de travail qui investit le temps et aussi pour le plaisir de la trace de la main.

En dernier lieu, j'ai pris de la distance par rapport au sol et je me suis inspiré du mécanisme de déroulement du pied. Dans cette étape de création, la motivation, mécanique en premier lieu a pris en cour de réalisation une forme originale, surprenante par rapport à l'idée de départ, mais l'englobant.

J'affirme que toutes ces créations ne vivent pas de leur unique esthétique et bien facture, elles requièrent le corps, le mouvement, la rencontre, le dialogue avec le sol.

CONCLUSIONS

De ce travail émerge beaucoup de questions, en particulier sur les changements en cours dans notre société:

- les mondes virtuels, le jeu et le simulacre ;
- le rapport à la nature ;
- l'emprise sur le réel ;
- la perte du corps ;
- la disparition de la nature ;
- l'homme sans pieds ;
- marcher ;

Ma réflexion sur l'époque:

Et si dans sa nouvelle immobilité l'homme arrive à décortiquer et à structurer le temps de plus en plus finement. Si ne s'acharnant plus sur la matière et s'aidant des machines il réussit à gérer celui-ci et ses contraintes extérieures, il aura peut-être enfin le temps de vivre. Encore faudra-t-il qu'il réapprenne le quotidien, qu'il redécouvre l'épaisseur du temps. Le temps qui redevient matière. Matière de création.

Les Grecs avaient deux mots pour désigner le temps: KRONOS ; le temps qui passe, le temps mesuré, KAIROS ; le temps participé, le temps sans temps, immobile, nourrissant et revitalisant.

Recherche documentaire

LE PIED, LE SOL

Physiquement: 26 os, 114 ligaments, 20 muscles.

Du latin pes, pedis, du grec pous et de l'hébreu reguel, le mot « pied » peut signifier également « fête », d'où l'expression populaire : « c'est le pied », « prendre son pied » qui confère à ce mot le sens de satisfaction, de fête, d'un moment exceptionnel. Pour Annick de Souzenelle les pieds symbolisent notre vocation féminine, la vocation réceptrice de l'être humain. Leur fonction dans la vie de tous les jours, dans la marche, etc., consiste à accueillir les forces telluriques nécessaires à la vie.

Dans le monde spirituel, il en est de même.

Toutes les mythologies, accordent de l'importance aux blessures des pieds, Achille est blessé mortellement au talon, au talon encore Eve-Ishah est mordu par le serpent. Le nom d'Oedipe signifie « pied gonflé ». Toutes ces blessures symbolisent notre incapacité à recevoir, à retenir et à rassembler pour faire fructifier les énergies venues de l'Ain, offertes à notre travail intérieur. On peut ainsi parler d'une verticalisation subtile de l'homme. Vouloir échapper à ce redressement intérieur, c'est demeurer en réalité un rampant.

Dans le pied, il y a un petit os appelé « os scaphoïde » ou « os naviculaire », et dont la signification française est « petit bateau » ou « petit navire ». Il fait naviguer l'homme sur le chemin de la vie d'une manière imagée. Le mental gouverne ce petit bateau dans la mer du quotidien.

Durant toute sa vie, l'être humain cherchera à se positionner en fonction de la pesanteur et par rapport aux autres. Il lui est donc indispensable de planter correctement ces deux pieds dans la terre.

Les pieds sont des germes qui contiennent le corps tout entier. Ils laissent des empreintes qui portent la marque de la démarche. Ainsi expriment-ils une certaine qualité d'être.

Etant le point d'appui du corps dans la marche, le pied pour les Dogons, un peuple, à nos yeux, porteur de messages très importants, est d'abord un symbole d'assise, une expression de la notion de pouvoir, de chefferie, de royauté. Il désigne également la fin, puisque dans la marche, le mouvement commence par le pied et se termine par le pied.

Symbole de pouvoir mais aussi de départ et d'arrivée. En tant que début du corps, il s'oppose à la tête qui en est la fin. Le Bambara enseigne que la tête ne peut rien sans les pieds; ce qui est une façon de souligner la dépendance de l'homme divin vis-à-vis de l'homme tout court. Chaque fois que le pied se pose par terre en marchant quelle que soit la souplesse du pas, il reçoit une secousse. On a estimé qu'au cours d'une vie plus ou moins active le pied touchait plus de 10 millions de fois le sol.

LE SOL, LA TERRE

Symboliquement, pour Paul Diel, la terre est l'arène des conflits de la conscience dans l'être humain.

Par son caractère sacré, par son rôle maternel, la terre intervient dans la société comme garante des serments. Si le serment est le lien vital du groupe, la terre est mère et nourrice de toute société.

Paul Diel a esquissé toute une psychogéographie des symboles, dans laquelle la surface plane de la terre représente l'homme en tant qu'être conscient; le monde sous-terrain, avec ses démons et ses monstres ou divinités malveillantes, figure le subconscient; les cimes les plus élevées les plus proches du ciel, sont l'image du surconscient. La terre entière devient ainsi symbole du conscient et de sa situation conflictuelle, symbole du désir terrestre et de ses possibilités de sublimation et de perversité. Elle est l'arène des conflits de la conscience dans l'être humain.

La terre est la substance universelle prakriti, le chaos primordial, la materia prima séparée des eaux, selon la Genèse; ramenée à la surface des eaux par le sanglier vishnouit; coagulé par les héros mythiques du shintô; matière dont le créateur (en Chine) façonne l'homme. Elle est la vierge pénétrée par la bêche ou la charrue, fécondée par la pluie ou par le sang, qui sont les semences du Ciel. Universellement, Tellus Mater, la terre est une matrice qui conçoit les sources, les minerais et les métaux.

(Extrait du dictionnaire des symboles, Jean Chevalier Alain Gheerbrant)

LE CONTACT TERRIEN

Si les gestes traduisent les sentiments, ils sont porteurs de symboles. Depuis les origines le symbole est étroitement lié à la vie physique. L'esprit a deux possibilités de se représenter le monde. La première vient de la perception et de la sensation, elle est directe. La seconde est basée

sur l'imaginaire. L'une et l'autre se complètent.

De même que le corps va à la rencontre du monde en ordonnant l'espace autour de lui, de même les pas, la démarche, par le contact avec le sol, font prendre conscience de la réalité terrestre. Les pieds assurent l'amortissement du corps dans sa rencontre avec le sol: la façon dont ce contact s'effectue témoigne du type de rapport de l'être humain avec la réalité. Un rapport qui peut être brutal ou à peine esquissé, assuré ou timoré, efficace ou inadapté. Cette progression dans l'univers et dans la vie, nous l'appelons contact terrien. Toute hésitation dans notre rapport avec la réalité, toute rupture d'harmonie dans la manière dont nous tenons compte de la réalité, toute gêne, s'extériorisent dans le contact terrien.

Un rapport bien adapté à la réalité implique que nous tenons compte de tous les aspects de cette réalité. Donc le déroulement équilibré de notre pied en bascule talon-planté-pointe est important voici pourquoi:

A: La pose du talon exprime le premier contact avec la réalité;

B: Puis le passage en déroulé sur la plante du pied normalement voûtée correspond à la prise en compte de cette réalité; on prend de la hauteur et donc ses distances par rapport à la réalité pour mieux l'examiner et en cerner les différentes facettes pour atteindre enfin;

C: la pointe du pied et la prise d'appel vers l'action comme sur un sautoir pour enchaîner avec un nouveau pas déclenchant ainsi par la marche la progression vers notre future emprise sur le réel: à cela ajoute une dimension chronologique à notre emprise spatiale sur l'univers.

Extrait de :

« Les gestes vérité » de François Suger

LA PRISE DE DISTANCE AFFECTIVE, L'OBJET TRANSITIONNEL

Chercher le maximum de contact avec le sol, affirmer ses contacts, les faire évoluer, être attentif à la variation des surfaces de contact, ralentir ses gestes etc... Tout cela va nous aider à passer du jeu à un contact de plus en plus affectif avec le sol où s'exprime à la fois le plaisir du mouvement primitif et celui du contact, d'où une très forte émergence de sexualité diffuse qui peut aller jusqu'à l'érotisation, nous orientant aussi vers la recherche d'appuis, de sensations sécurisantes de pression au sol, de recherche de puissance à partir du sol.

Extrait de : « La Symbolique du mouvement »

A. Lapierre et B.Aucouturier

LE SOULIER

Marcher avec des chaussures, c'est prendre possession de la terre, observe Jean Servier, dans « Les Portes de l'Année ». Ce sociologue cite des exemples empruntés à la Grèce et à l'Orient ancien, non moins qu'au Nord de l'Afrique.

Il rappelle un passage de la Bible: « C'était autrefois la coutume en Israël, en cas de rachat ou d'échange, pour valider toute affaire: une des parties tirait sa sandale et la donnait à l'autre. Les exégètes de la Bible de Jérusalem notent en effet, à ce propos: ici le geste sanctionne...un contrat d'échange. Mettre le pied sur un champ ou y jeter sa sandale, c'est en prendre possession. La chaussure devient symbole du droit de propriété. En le retirant et en le remettant à l'acquéreur le possesseur lui transmet ce droit ».

Jean Servier remarque aussi que Hermès, protecteur des limites et des voyageurs qui franchissent les limites, est un dieu chaussé car il a la possession légitime de la terre sur laquelle il se tient. De même en terre d'Islam, l'étranger doit franchir déchaussé le seuil de la maison de son hôte, montrant par ce geste qu'il n'a aucune pensée de revendication, aucun droit de propriété à faire valoir; le sol de la mosquée comme celui des sanctuaires n'appartient pas aux hommes, aussi doivent-ils être déchaussés pour y marcher.

(Extrait du dictionnaire des symboles, Jean Chevalier Alain Gheerbrant)

ANALYTIQUE DE LA CHAUSSURE

"Flux de marche avec piétinement "

D'abord, les chaussures sont deux. Ou bien elles vont de paire(s). Cette proposition, déjà fait difficulté: après tout qu'est-ce qu'une paire?

La notion date de la Révolution: « jusqu'en 1780, on produisit des chaussures identiques pour les deux pieds. Mais la nature ne l'entendant pas de cet orteil, le pied, constamment, cherchait à reprendre son orientation, et déformait peu à peu les souliers.

Pour éviter que cette déformation ne devienne trop marquée, on changeait les chaussures de côté tous les matins. La chaussure s'en portait mieux, à la grande souffrance du pied qui, lui, restait déformé et brimé. A partir de la Révolution, il y eut un soulier droit et un soulier

gauche, acquis symbolique pour un temps où renaissait la rumeur des va-nu-pieds". (A. Velter et M-J Lamothe, Le livre de l'outil).

La paire rassure. Et bien sûr, elle soulage. N'empêche qu'il a fallu attendre la Révolution pour que se libère le pied gauche par rapport au pied droit, la gauche par rapport à la droite. Auparavant il n'y avait pas d'égalité entre les pieds, mais l'asservissement de l'un à l'autre (alternativement) - pour ne pas dire: de l'un par l'autre. Chacun sait qu'aujourd'hui, il n'en est plus ainsi.

Ce que la paire fait gagner, c'est donc l'enracinement; et cela date de bien avant la Révolution - on peut même dire que la Révolution ne fait qu'en tirer une conséquence fort lointaine. L'ethnologie le confirme: chez les Africains du Nord qu'étudie Jean Servier, tracer une limite - allam - équivaut à prendre possession du sol. Et pour cela il faut être chaussé. Ex: Hermès. Si bien que la chaussure, en ce qu'elle renvoie à Hermès de dessous terre, guide les messager des morts, participant à leur fécondité; symbolisme d'une incantation de présence. Elle vise, tout comme le labour auquel elle s'associe, une légitimation,

le rétablissement d'un ordre prétendument perdu. C'est que pour que le premier sillon puisse délimiter une terre qui devienne propriété privée, il faut que soit réaffirmée « la présence de l'ancêtre fondateur qui, défrichant la première terre après avoir conclu l'alliance avec l'Invisible, fonde un ordre parmi les hommes. » (J. Servier)

Connivence ou pas avec l'Invisible, les chaussures articulent bel et bien le passage du nomadisme à la sédentarité. Socs (soques) traçant le sillon premier, elles réveillent le « souvenir de l'ancêtre délimitant son champ dans la terre vierge ». Et non seulement chaque fois qu'elles creusent le sol un ancêtre est caché dedans, mais elles lient le culte des morts au mariage et le mariage au labour ; tout un entrelacement porteur de toute une touffe de significations plus ou moins symboliques.

Extrait de la revue : Traverse/ Panoplie du corps Daniel Charles

MARCHER

MARCHER est un pèlerinage vers notre centre vital. De même qu'un arbre pour s'épanouir doit développer de puissantes racines, l'homme pour prétendre à la maturité, à l'éveil, doit s'abreuver aux sources profondes de son existence.

H.D. Thoreau

Pour vivre, il faut laisser là tout véhicule et se mettre à marcher. Le pas de l'homme est la mesure du monde, mais l'homme moderne n'en a cure parce qu'il est pressé. C'est ainsi que le monde lui échappe, alors qu'il croit le tenir plus que jamais. Etre le matin en Europe, en Amérique le soir et le lendemain en Asie, n'est-ce pas, merveilleuse ubiquité, le summum de l'être au monde? Eh bien non, décidément non! Les sages de l'Antiquité allaient au pas, les sages du XX siècle finissant aussi. On ne les appelle plus péripatéticiens parce que le terme a subi un léger glissement sémantique. Mais enfin ils marchent toujours, là est l'essentiel.

L'homme n'a pas été fait pour l'automobile et l'avion, ni même pour le vélo et le cheval: le rythme du pas, il faut y revenir, est le seul qui lui convienne parfaitement. C'est-à-dire physiologiquement et sensitivement. Si vous aviez le temps, vous feriez l'expérience suivante: d'abord, vous iriez, disons, de Lausanne à Genève en voiture, puis vous feriez le même trajet à pied, par les sentiers de la Côte. Dans le premier cas, votre moisson de sensations et de surprises serait nulle: guère davantage qu'une heure d'ennui. Mais dans le second! Vous auriez engrangé une profusion de sensations, d'images, de sons, d'odeurs. Mais voilà: vous n'avez pas le temps...

Les sages se distinguent des autres par fort peu de chose, en somme. Simplement ils savent, eux, trouver le temps de marcher, acte fondamental et fécond qui nous réconcilie avec notre milieu et notre histoire.

D'abord, il y a le contact de la terre, presque charnel: il faudrait marcher pieds nus pour l'éprouver mieux. Ensuite, il y a tout ce que voit l'oeil exercé: le lézard gris sur le gris du mur, la salamandre cachée sous les feuilles,

des jeux d'ombre et de lumière sur le chemin. Puis il y a l'air que l'on respire à pleins poumons, et qui nous fait sentir du dedans, notre appartenance intime à la Création: «Dans l'heureuse poitrine, humaine, le monde se respire, le temps se respire », dit l'indispensable Gaston Bachelard.

Et dans cet air, il y a les sons, les mille odeurs qui nous déchiffrent l'espace, et lui donnent son relief: le chant du merle au printemps, l'ancestrale odeur de l'humus mouillé par la pluie parleront toujours davantage à nos sens que le plus beau concerto, que le plus cher des parfums dans son flacon chantourné.

C'est que l'homme qui marche est un homme disponible, pour s'ouvrir à

toutes les sensations qui le frappent, ou pour s'inventer des histoires. Marcher est alors un acte créateur: s'ils avaient été des citoyens automobilistes, Rimbaud et Rousseau ne seraient pas allés, l'un par les chemins, et l'autre, philosopher en solitaire. Alors vraiment, vous n'avez pas le temps?

(Extrait du journal L'HEBDO 21.11.91 - Philippe Barraud)

TOUJOURS PLUS VITE JUSQU'A L'IMMOBILITE

Tous les livres de P. Virilio montrent comment nos sociétés conduisent peu à peu l'homme à s'absenter du monde. Le voici dans son siège où, depuis quelques années déjà, le zapping lui épargne le déplacement. Il est devant ses écrans et tout vient à lui; l'information, le travail, le plaisir. Autour de lui commence à se constituer une régie centrale grâce à laquelle il contrôle son environnement. C'est la grande ère de l'inertie domiciliaire qui débute. Voilà étrangement ou conduisent les plus grandes vitesses: à l'immobilité, à la sédentarisation terminale. Virilio conclut: la vitesse c'est le vieillissement du monde elle élimine l'homme, elle l'extermine.

Lent et pensant l'homme finit par être disqualifié. Les sens n'inspirent d'ailleurs plus aucune confiance. Il y a déjà longtemps que l'on remarque un singulier déclin de l'observation directe au profit d'une perception assistée par la vitesse des télécommunications.

La vision à distance nous a désormais accoutumés à ne plus très bien distinguer entre le réel et l'effet de réel. Et après la télévision on avance vers la téléaction déjà permise par l'invention des gants de données (data gloves). Actuellement l'américain Scott Fischer travaille sur un robot manipulateur destiné à l'exploration de la planète Mars, et qui sera téléopéré depuis la terre, grâce à un casque transmettant en direct la vision du sol martien et surtout, grâce à un costume de données.

Le temps n'est peut-être pas loin, affirme Virilio, ou l'invalidé équipé d'aujourd'hui deviendra le modèle valide suréquipé de demain.

Michel Audélat

L'HOMME ET LA MACHINE, INDISSOCIABLEMENT UNIS

Sans fourre pour se protéger du froid, incapable de grimper aux arbres ou de creuser un terrier pour trouver refuge, trop lent pour fuir devant ses agresseurs, sans denture capable de tuer ses ennemis, parmi les

moins armés pour survivre, l'homme aurait dû disparaître de la surface de la terre. Et pourtant, à l'origine nu et démuné, il a fini par plonger plus profondément, voler plus haut, se déplacer plus vite que n'importe quel autre être sur terre.

L'homme possède en effet une caractéristique qui lui allait lui permettre de survivre, celle du pouvoir de s'attribuer des pouvoirs, pour reprendre la formule de A. Jacquard. Toute l'histoire de l'homme témoigne de sa capacité à s'adapter à son environnement. Chacune de ses intentions est venue multiplier les faibles moyens d'action dont il était doté. Le silex a transformé ses ongles en griffes acérés; la lance a allongé ses bras; la poulie, la machine à vapeur sont venues à la rescousse de ses muscles; la voiture, le bateau à la rescousse de ses jambes; le microscope, la longue vue, à la rescousse de ses yeux etc... on pourrait énumérer toutes les réalisations humaines: prothèses de plus en plus perfectionnées, elles sont venues se greffer sur ce petit avorton, sur cet être chétif qu'est l'homme. La machine à calculer, l'ordinateur s'inscrivent tout naturellement dans cette évolution en déchargeant l'esprit d'un certain nombre de tâche pour lesquelles ils étaient requis.

Ainsi du silex à l'ordinateur, l'homme s'est construit une nouvelle identité: Lorsque nous nous remettons à un outil, ou à une sonde, nous ne les manipulons pas comme des objets extérieurs (...); ils restent de notre côté (...); ils font en quelque sorte partie de nous-mêmes(...). Nous projetons en eux, les assimilons à notre être même. Nous les acceptons existentiellement en nous fondant avec eux. Les machines participent donc à notre être lorsque nous les utilisons en même temps que notre être s'ouvre à elles pour les englober. La manifestation des liaisons passionnelles que l'homme entretient parfois avec ses vêtements, sa voiture ou son ordinateur, n'en est-elle pas une illustration?

Les machines et les hommes sont indissociablement unis. Chercher à distinguer le propre de l'homme de celui de la machine les oppose bientôt. Or le véritable enjeu des rapports de l'homme et de la machine n'est pas de savoir si l'homme sera limité, muselé ou dominé par la machine, mais comment il se construit avec celle-ci. Homme et machine collaborent depuis l'origine de l'espèce humaine. Le "pouvoir de nous donner des pouvoirs" est également le pouvoir de nous construire nous-mêmes.

Extrait de "LES AMPUTES" de Gabriel Baud-Bovy mai 1989

Marie-Claire Bevar©Kouzu Genève juin 1992

Travail pratique réalisé dans l'atelier 404 de "l'USINE" à Genève 1989-1992